
Thierry LENTZ, *Bonaparte n'est plus ! Le monde apprend la mort de Napoléon. Juillet-septembre 1821*

Paris, Perrin, 2019, 308 pages

Joël Mouric



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21809>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.21809](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21809)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 360-361

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Joël Mouric, « Thierry LENTZ, *Bonaparte n'est plus ! Le monde apprend la mort de Napoléon. Juillet-septembre 1821* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21809> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21809>

Tous droits réservés

Bien sûr, je sais que Razmig Keucheyan a écrit un livre au sujet du constructivisme et que c'est sans doute ce courant épistémologique qui l'inspire au su de ses aspirations à l'action émancipatrice. Mais les critiques qu'il adresse à certains auteurs constructivistes lorsqu'il défend le choix de sa « boussole marxiste » sont plutôt déroutantes. Au sujet de Bruno Latour et de sa « théorie générale de la (non-) modernité », il déclare : « Il s'agit cependant d'une théorie dans le fond fort peu politique, bien qu'elle soit exposée dans des ouvrages qui ont pour titre *Politiques de la nature* ou *Les atmosphères de la politique* » (p. 48). Contrairement à Razmig Keucheyan, je crois que les écrits de Bruno Latour sont hautement – mais autrement – politiques. Si on l'entend au sens large, c'est-à-dire comme ce qui a rapport avec la manière dont les sociétés s'organisent, le caractère politique d'une théorie ou d'un point de vue ne devrait pas, je crois, être déterminé par sa propension à parler d'institutions étatiques, d'économie ou de problèmes sociaux tels qu'ils sont formulés dans les journaux d'actualité par exemple. Notre vie sociale peut être appréhendée de bien des manières, y compris par le biais d'études de nos habitudes langagières ou conceptuelles. Ainsi, face à la question-synthèse posée dans le dernier paragraphe de la conclusion du livre, « quelle alternative au catastrophisme ? » (p. 227), et surtout face à la réponse proposée par l'auteur, « politiser la crise », je m'interroge sur ce que cette expression – très belle et enthousiasmante – signifie pour lui. La phrase suivante précise : « Autrement dit, défaire le triptyque que forme le capitalisme, la nature et l'État, et empêcher que ce dernier œuvre en faveur des intérêts du capital ». J'en viens alors à penser que nos désaccords politiques – ceux concernant les multiples manières dont les individus font société, ce qui inclut aussi une certaine esthétique – sont plus importants que ce que notre « engagement de gauche » pourrait laisser penser et ne pourront être transformés si le terme politique se limite à une lutte contre le capitalisme.

Sarah Calba

Hyperthèses, F-67000
sarah.calba[at]hypertheses.org

Thierry LENTZ, *Bonaparte n'est plus ! Le monde apprend la mort de Napoléon. Juillet-septembre 1821*
Perrin, Paris, 2019, 308 pages

Le 5 mai 1821, Napoléon mourait à Sainte-Hélène. De Vernet à Chateaubriand, les arts et les Lettres ont tant et si bien illustré l'événement que l'on considère généralement cette date comme celle de la naissance du mythe, et que l'on croirait volontiers que cette mort eut sur le champ un

considérable écho. En réalité, « "Bonaparte" n'était plus et Napoléon ne revivait pas encore » (p. 224).

À travers ce petit livre, précis et documenté, le directeur de la Fondation Napoléon remet les pendules à l'heure. Au début du XIX^e siècle, la circulation des informations était bien plus lente que cela n'est le cas de nos jours ; la nouvelle parvint en Europe plus de cinq semaines après la mort de l'empereur. Le titre de l'ouvrage est emprunté au journal anglais d'opposition *The Statesman*, qui annonça en premier le décès dans son édition du 4 juillet. C'est par la presse anglaise que Marie-Louise apprit quelques semaines plus tard qu'elle était veuve. En Angleterre, on n'accorda qu'une importance d'ordre secondaire à la nouvelle. Avec humour, l'auteur montre que le roi George IV se réjouit à l'annonce de la mort de son ennemi le plus mortel, croyant qu'il s'agissait de la reine dont il allait divorcer (p. 59). L'Europe de 1821, quoique née du Congrès de Vienne, n'était plus celle de 1815. Napoléon n'était plus au cœur des préoccupations et sa disparition fut accueillie avec indifférence, comme le déplore alors George G. Byron. La conclusion principale du livre est que l'écllosion du mythe napoléonien fut un processus à « mèche lente ». Rien ne laissait alors augurer le retour des cendres. C'est la publication du *Mémorial de Sainte-Hélène*, deux ans plus tard, qui allait relancer la fascination pour Napoléon et rendre possible un retour en grâce des idées bonapartistes.

Réalisée avec toutes les précautions nécessaires, l'autopsie avait établi que Napoléon était mort des suites d'un cancer de l'estomac. Ces constats n'empêchèrent pas la rumeur d'un empoisonnement de se répandre, d'abord en Angleterre, où la presse, après la mort de la reine Caroline de Brunswick survenue le 7 août, soupçonna également George IV de l'avoir fait disparaître pour régler ses différends conjugaux. De même, le bruit courut que les Rothschild, établis à Londres avaient retardé la diffusion de la nouvelle pour spéculer sur les réactions possibles. C'était d'autant moins plausible que celles-ci furent limitées, tandis que les affaires des Rothschild atteignaient déjà un volume bien supérieur à ce qu'aurait pu représenter l'affaire en question. En l'occurrence, on n'était pas loin de la thèse du complot juif. Le pas fut franchi en 1922, lorsque l'historien Léonce Grasilier reprit l'affaire sur la base d'une simple lettre de Charles-Frédéric Reinhard, ambassadeur de France auprès de la Confédération germanique (pp. 68-69). Ce dernier avait répercuté une rumeur sans en percevoir l'in vraisemblance. Les fausses nouvelles n'étaient pas moins fréquentes au XIX^e siècle que les *fake news* au XXI^e. La thèse de l'empoisonnement allait resurgir dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Louis XVIII avait envoyé un commissaire à Sainte-Hélène pour surveiller le prisonnier. Le portrait de l'inénarrable marquis de Montchenu, bouffi de corps et d'esprit, et qui se retrouva le seul représentant des puissances sur l'île à la mort de Napoléon, est particulièrement drôle : pique-assiette notoire (« M. de Montez-chez-nous », disait-on chez Hudson Lowe), boudé par Napoléon qui ne voulut jamais le recevoir, il s'épancha sur lui-même plus que sur le défunt dans le rapport qu'il fit du décès (pp. 43-44). Quant au roi, « démontrant une fois de plus sa grande intelligence politique » (p. 226), il joua la carte de l'apaisement. Pour forcer les ultras à la modération et se montrer magnanime, il fit connaître son soutien au général Rapp, son chambellan, dont le duc de Fitz-James avait raillé l'affliction (p. 95) De même, il rétablit le grand maréchal Bertrand dans tous ses titres (p. 121).

La police auscultait l'opinion, mais les réactions furent généralement faibles. Bien que le gouvernement fût affaibli – le second ministère Richelieu était en bout de course –, les condamnations pour bonapartisme devenaient rares (124 en 1820 contre 34 en 1821 ; p. 123). Thierry Lentz décrit un bonapartisme résiduel : les élites étaient en train d'oublier Napoléon (p. 143). Dans l'armée, les actes de rébellion furent isolés, ainsi dans le cas du général Berton dans l'Ouest en 1821-1822 (pp. 130-134), ou avec la mutinerie du capitaine Oudin à Lyon (p. 160). Dans la famille impériale, le chagrin fut tempéré par le soulagement : si Pauline fut « terrassée » (p. 177), Hortense et les siens peinés, Letizia hésitait à réclamer le retour des cendres tant elle redoutait les frais (p. 218), Marie-Louise, enceinte du troisième enfant que lui donna Neipperg, fit annoncer la disparition de son « sérénissime époux » dans la *Gazette de Parme*, avant d'épouser discrètement son concubin dès le 8 août. Loin de Vienne, elle ne vit pas « les larmes de l'Aiglon » (Ch. 22).

Si l'indifférence prévalut le plus souvent – notamment à Paris (p. 154) –, « une salve de brochures » (voir le tableau, pp. 272-273) suivit pourtant la disparition de l'Empereur. Nostalgiques, élégiaques ou héroïques, elles penchaient parfois vers le complotisme : « il n'est pas mort d'un cancer », voire « il n'est pas mort ». Bien avant *La Mort de Napoléon* de Simon Leys (écrit en 1967) et le film *Monsieur N.* d'Antoine de Caunes (2003), le bruit de la survie de l'Empereur courut dès 1821. Aussi ne manqua-t-il pas de faux Napoléons : parmi eux, le plus cocasse est sans doute Jean Tissot, alias le Père Hilarion, directeur d'un asile d'aliénés en Lozère (p. 157). Mais c'est aussi à ce moment-là qu'Horace Vernet commença son *Apothéose de Napoléon* (p. 148), et que Jean-Pierre de Béranger écrivit sa chanson *Le Cinq-Mai*, publiée en 1826 et mise en musique cinq ans plus tard par

Hector Berlioz. Le retentissement international de cette mort, tout assourdi qu'il fût, n'en impliquait pas moins les plus grands noms : Alexandre Pouchkine écrit son *Napoléon*, publié en 1824, Johann Wolfgang von Goethe salue le « héros Napoléon » dans ses *Pensées politiques* (p. 203) ; à Milan, Alessandro Manzoni rédige le *Cinque Maggio* et, de Ravenne, vint le *Dithyrambe* de George G. Byron (pp. 84-86). Rien de tel en France où le jeune Victor Hugo, très loin de l'aède de la Légende qu'il allait devenir, jugeait que « Buonaparte est un comédien qui a raté sa sortie » (p. 225). C'est rétrospectivement que l'événement devient « la formidable nouvelle de la mort de Napoléon » dans *L'Histoire de mes idées* d'Edgar Quinet publiée en 1858 (p. 226). Thierry Lentz conclut : « Le cycle du Napoléon terrestre et réel était clos. Sa mort ouvrait celui du Napoléon de la gloire et de la liberté ».

Petit livre, d'une lecture agréable et très divertissante, *Bonaparte n'est plus !* est aussi un ouvrage d'une rigueur systématique. Doté d'un index, d'une présentation ordonnée des sources, parmi lesquelles les brochures et des mémoires inédits, il apporte au lecteur le bénéfice de l'érudition éclairée de son auteur. Bien plus qu'un épisode supplémentaire de la grande fresque napoléonienne dont les quatre volumes de la *Nouvelle histoire du Premier Empire* constituent le socle, il ouvre des perspectives sur l'histoire politique et culturelle, de la circulation des idées et des représentations. Gageons qu'il intéressera les étudiants autant qu'il plaira au grand public.

Joël Mouric

CRBC, université de Bretagne Occidentale, F-29238
mouric.volant[at]orange.fr

Christophe PORTALEZ, *Alfred Naquet et ses amis politiques. Patronage, corruption et scandale en République (1870-1898)*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2018, 272 pages

Christophe Portalez, professeur agrégé en lycée propose une version remaniée de sa thèse d'histoire contemporaine soutenue en 2015 à l'Université d'Avignon. Cette thèse a été préparée sous la direction de Frédéric Monier, dans le cadre du programme *Politique et corruption : pratiques de la faveur et débats publics au XIX^e et XX^e siècle*, soutenu par l'Agence nationale de la recherche et la Deutsche Forschungsgemeinschaft.

L'ouvrage est frappant par l'actualité des questions illustrées par le sujet : le difficile équilibre des pouvoirs entre l'exécutif et le parlement, la remise en question de l'existence du Sénat et l'implication des parlementaires